
Montagnes savantes : une récapitulation^{*}

Jacques/Jawhar VIGNET-ZUNZ^{**}

L'Afrique du Nord est un socle de données partagées, aussi bien naturelles qu'humaines. Les géographes ne me démentiront pas qui décrivent le double plissement atlasique comme la charpente qui porte cette sorte de sous-continent (de péninsule ?) vers le nord, l'extrayant du puissant contexte saharien pour l'accrocher au domaine méditerranéen. Cela concerne les pays de la façade méditerranéenne et inclut donc, à l'est, la Libye, où vient mourir l'Atlas méridional avec les modestes reliefs du Jabal Nafûsa et du Jabal Al-Akhdar, entre mer et désert.

Non plus que les historiens. Un même fond de populations, Imazighen ou Arabes, dont les mêmes branches se retrouvent partout, d'est en ouest. Il n'est pas jusqu'à un commandement unique qui ne les aient jadis réunis. Une société marquée par quatre milieux, à la fois naturels et humains, qui la fondent : la ville, la montagne, la steppe-et-le-désert, l'oasis. Milieux qui ont modelé quatre types d'hommes - bâtisseurs, à des degrés et selon des équilibres variés, du Maghreb. Mohamed Naciri, géographe, ne manque pas d'intégrer la longue durée dans ses analyses :

« (...) Mais c'est tout récemment qu'on a pris conscience, d'une manière aiguë, de l'importance de la dimension montagnarde du Maroc, au même titre que ses trois autres dimensions :

^{*} Cet article rassemble, en une version homogène et actualisée, des développements parus dans plusieurs autres articles.

^{**} Ethnologue, IREMAM, Aix-en-Provence.

méditerranéenne, saharienne et atlantique (...) qui caractérisent la structure de l'espace marocain »¹.

Un ensemble où la diversité n'est pas absente, avec des particularités régionales nombreuses à l'intérieur des frontières mais qui ont souvent aussi leurs homologues de part et d'autre de ces frontières. Ce sont ces homologues que j'ai été amené à reconnaître dans trois des pays du Maghreb, successivement l'Algérie, la Libye et le Maroc, le long de ces chaînes qui courent parallèlement à la Méditerranée. Homologies dont le cœur est le croisement « montagne-scripturalité ».

Mais seul, c'était s'avancer à l'aveuglette. Trois chercheurs, une historienne de la rive nord, Laurence Fontaine, une historienne de la rive sud, Nedjma Abdelfettah Lalmi, et un sociologue-anthropologue, Kamel Chachoua², qui avaient une conception semblable de la « nouvelle montagne », ont apporté leurs arguments et conforté ainsi l'approche esquissée.

1. La problématique de la montagne méditerranéenne

C'est au Maroc, dans le Rif, et plus exactement dans sa partie occidentale, que me sont apparus comme significatifs plusieurs traits qui dessinaient les contours d'une société de montagne singulière. La montagne, dans la représentation coutumière, est un milieu impropre à l'homme, une sorte d'asile pour populations pourchassées, avec pour seule vocation de fournir en bras les régions où l'économie est active. Elle est en même temps invalidée comme rétive à l'innovation, recluse dans ses traditions immuables. Voir comment, au contraire, la montagne a pu constituer un milieu attractif et, dans le même mouvement, comment elle a pu nourrir, dans certaines conditions, des noyaux de culture scripturaire en dialogue avec l'aptitude paysanne à mettre en valeur son territoire, concourra, je pense, à éclairer notre objectif.

En Afrique du Nord, les *a priori* qu'on peut avoir sous d'autres latitudes à propos de la montagne (milieu rude, cloisonné, « aux

¹ Naciri, 1997, p. 51.

² Auxquels il me faut ajouter Nadia Messaci, architecte-urbaniste, qui a bien voulu relire le présent article et que je remercie ici pour m'avoir fait des commentaires, apporté des précisions et signalé sa thèse (Messaci, 2003).

marges », bref, hostile) résistent mal à l'expérience. D'abord, ces montagnes, en tout cas les Atlas telliens (c'est-à-dire proches du rivage méditerranéen), pour accidentées qu'elles soient, sont moins élevées en altitude et de climat moins rigoureux que leur pendant européen. Mais surtout, sous une latitude marquée par le déficit et l'irrégularité des pluies, elles sont mieux arrosées que les plaines et offrent de ce fait une réelle sécurité alimentaire malgré la médiocrité et la rareté des sols. Enfin, preuve par neuf, elles sont très peuplées.

Despois, on le sait, a le premier revalorisé le statut de la montagne au Maghreb en soulignant le rôle joué dans l'Antiquité non pas, alors, par les chaînes telliennes, trop boisées et à peu près vides d'hommes, mais par les Atlas présahariens, dans l'élaboration d'une hydraulique et d'une arboriculture hors pair. Et on sait aussi que, jusqu'à la colonisation européenne, les plaines étaient, à quelques exceptions près, principalement livrées au bétail, la céréaliculture n'y occupant qu'une place d'appoint.

La question de la démographie est certainement la clé d'une problématique centrée sur les sociétés de montagne. Cet aspect du dynamisme montagnard est d'ailleurs bien pris en compte par les géographes, en particulier au Maghreb. Que disent-ils en effet de ces reliefs ?

« Il est banal de rappeler l'importance et le poids de la montagne dans les pays méditerranéens, d'évoquer l'originalité des modes de vie et des activités des montagnards. (...) Les montagnes maghrébines sont étendues puisqu'elles représentent un quart à un tiers du domaine non saharien des trois pays (...). Seize millions d'hommes, c'est-à-dire le plus important groupe du monde arabe, vivent dans les montagnes maghrébines ; ils représentent plus de 31 % de la population totale des trois pays. (...) Les montagnes sont un milieu certes difficile, pentes fortes, sols médiocres, isolement, mais les ressources sont plus variées qu'en plaine, ne serait-ce que par la complémentarité des terroirs ; elles sont surtout plus assurées car les aléas liés à la sécheresse sont moindres ; elles sont accueillantes puisque les cultures sont possibles jusqu'à 1 800 m. au nord, 2 400 m. au sud et que les parcours sont très étendus. »³

³ Maurer, 1990, pp. 37-40.

Ou encore :

« Le Maghrébin est d'abord un montagnard (...). Ici, l'homme a fait de la montagne son lieu d'élection, de la plaine une annexe ».

« Comme en d'autres pays du pourtour méditerranéen (Proche-Orient surtout), les sociétés méditerranéennes traditionnelles étaient numériquement en majorité montagnardes (...). À l'échelle régionale, les densités des grands ensembles montagneux étaient supérieures à celles des zones de plaines. »⁴

« (...) Les montagnes marocaines en général ont assuré un rôle essentiel dans la reproduction de la société et de la culture marocaines. Depuis le XVI^e siècle, les montagnes n'ont pas cessé de constituer pour les plaines, dévastées périodiquement par les sécheresses et les épidémies, un vivier humain qui a permis leur repeuplement après de véritables catastrophes démographiques. »⁵

Des auteurs, pourtant éminents, ont, sur ce point, besoin d'être corrigés :

« Les montagnes sont les contours pauvres de la Méditerranée » ; « Ensemble de hauteurs vides, pauvres en habitants (...), en marge (...) des grands courants civilisationnels qui passent avec lenteur (...). »⁶

En revanche, les mêmes conditions qui distinguent le Rif occidental se retrouvent dans (presque toutes) ces chaînes littorales qui le prolongent à l'est, par l'Algérie tellienne, jusqu'à la pointe septentrionale de la dorsale tunisienne : Trara, Dahra, Ouarsenis, Chenoua, Atlas blidéen, Kabylies, Khroumirie, Oueslat et son ultime prolongement, le Nafûsa libyen.

2. Le Rif occidental

Le Maroc du Nord se présente comme une région dominée par une chaîne montagneuse à l'allure modérée sinon en son môle central où sont les plus hautes crêtes. Ce môle central joue un rôle primordial : en arrêtant le flux de l'humidité atlantique, il fait de la zone à son orient un domaine dont l'aridité va croissant, tandis que

⁴ Côte, 1988, p. 38.

⁵ Naciri, 1997, p. 53.

⁶ Braudel, 1966, pp. 87-171.

son domaine occidental bénéficie d'une pluviométrie exceptionnelle :

« C'est la région [le Rif occidental] la plus arrosée du Maroc puisqu'elle reçoit à elle seule un tiers de l'apport pluviométrique du pays ». « L'amplitude thermique est partout faible, caractère résultant avant tout de la douceur relative de l'hiver. »⁷

Qu'en est-il des populations ? Elles sont composites du point de vue de la langue. Ces montagnards sont en effet partagés par une frontière linguistique qui passe, elle aussi, *grosso modo*, par le môle central. À l'ouest, les Jbala, arabophones d'une variante dialectale dite « arabe montagnard ». À l'est, deux groupes amazighes, les Rifains proprement dits (*Rifiyyin* ou encore *Riafa*, *Rwafa*) et les Senhaja.

Mais un autre trait a marqué l'histoire du Rif occidental : la proximité du détroit de Gibraltar. De part et d'autre, cette zone qui ferme la Méditerranée a toujours été riche en cités. Cela dès les Phéniciens. De la péninsule Tingitane, on dit que les villes, de l'Antiquité au Moyen Âge, lui ont fait une véritable ceinture urbaine, ou une couronne⁸. Dans le passé du Maroc, une telle densité urbaine ne se retrouve pas ailleurs :

« (...) La région des Jbala, qui s'inscrit dans l'ancienne Mauritanie Tingitane romaine, a incontestablement bénéficié d'une urbanisation continue et profonde malgré quelques éclipses. Rappelons que c'est là que l'installation romaine a été la plus dense au Maroc. Par ailleurs, l'islamisation s'est accompagnée de fondations de cités célèbres (...). Mais la quantité de *madîna*, *qarya*, *hisn*, *qasr*, *qal'a* et *suq* fournis par les chroniques, si elle nous informe sur la densité de la population et la prospérité de la région, ne nous permet pas toujours l'identification de ces centres (...) »⁹.

⁷ Maurer, 1990, pp. 444-446.

⁸ Troin, 1986.

⁹ Ferhat, 1995.

Cette étroite présence de la ville dans la longue durée a modifié la vocation naturelle de la région. Intimité que redoublait la proximité des routes commerciales séculaires reliant le détroit de Gibraltar, carrefour international, à Fès, la capitale.

On le voit, il ne peut s'agir en aucune façon d'un massif-refuge, en marge des grands courants de l'histoire. Le croisement des données issues de la géographie et de l'histoire détermine, pour la zone qui nous intéresse (le Rif occidental mais, plus largement, la Méditerranée occidentale), un ensemble de caractères qui pourraient être tracés à l'intérieur du triangle « montagne-mercités », possible modèle où, par « mer », on entend : facilités de communication avec les mondes lointains. Modèle à trois termes dont on peut penser qu'il n'est pas isolé, à l'échelle du bassin occidental de la Méditerranée, en tout cas à celle de sa rive sud. Aussi, quand on rencontre réunis ces trois éléments, une montagne, un littoral, des cités, il serait judicieux de vérifier l'existence d'autres convergences, telles que : présence d'axes internationaux ; population dense en gros villages ; vieille paysannerie exploitant une large variété de ressources. Ainsi se dessineraient d'autres possibilités de réalisation d'un modèle *jebli*.

3. Les Jbala et l'écrit

L'autre grande particularité des Pays jbala, c'est la densité des lettrés et des centres d'enseignement religieux :

« On remarquera, en examinant la liste des *dchars* [villages] des Beni Gorfet, que dans chacun d'eux et même dans chaque quartier, il y a une mosquée de Khotba (...). L'instruction y est également plus répandue ; non seulement il y a dans chaque village plusieurs écoles de Qoran, mais il se trouve dans plusieurs d'entre eux de véritables collèges, *Médersas*, où des professeurs font des cours d'enseignement secondaire et même d'enseignement supérieur analogues aux cours qui sont faits à Fès. »¹⁰

« Ces '*ulamâ*' étaient nombreux dans la région [le Rif des XVI^e et XVII^e siècles]. Dans chaque cité, chaque village et chaque *qaria*, ces hommes faisaient la loi, censuraient les hommes politiques

¹⁰ Michaux-Bellaire, 1911, p. 538.

(caïds, princes...). Même quand ils étaient de modestes lettrés locaux (*faqih*), ces personnages dominaient l'organisation de la cité: politiquement, économiquement et socialement. Ils étendaient souvent leur domination aux campagnes environnantes. L'espace est quadrillé par les centres culturels » ; « L'espace physique, politique et social de toute la région Nord est pénétré par ces saints » ; ils contribuaient ainsi « à une centralisation spirituelle de la région (...) organisée autour du *qutb* chadilite (...), le tombeau de Sidi 'Abdeslam Ibn Mchich. »¹¹

Sur les causes de cette forte présence de l'écrit, on reste indécis. Quelques pistes peuvent être avancées. Et d'abord, un vieil ancrage de cette région dans l'histoire nationale et religieuse du pays :

- au X^e siècle (IV^e H.), elle offre un ultime refuge aux princes idrissides, menacés par les Fatimides de Tunis et les Omayyades de Cordoue ;
- à la charnière des XII^e et XIII^e siècles (VI^e-VII^e H.), elle héberge l'ermite Mouley 'Abslem Ben Mchich, descendant, selon la tradition, d'un prince idrisside, un de ces mystiques qui illustrèrent le Maghreb des XII^e et XIII^e siècles ; son élève, al-Chāḍilī (m. 1258), lui aussi un fils du pays, fonda une *tariqa* qui est à l'origine de la plupart des confréries de l'ouest maghrébin ;
- aux XV^e-XVII^e siècles (IX^e-XI^e H.), elle devient la ligne de front du *jihād* contre les puissances chrétiennes, et cela va entraîner, notamment, la reconstruction de Tétouan, la fondation, à l'arrière, d'une ville fortifiée, Chefchaouen (1471/ H. 877), et une profonde restructuration politique de la région consécutive à la victoire de Oued El-Makhazin. (1578) sur le roi Sébastien du Portugal.

Densité du peuplement, densité de l'environnement urbain, densité des lettrés, les Pays jbala nous interrogent sur les capacités de certaines sociétés de montagne, à telle période de leur histoire, à se définir comme centres de rayonnement.

¹¹ Mezzine, 1988, pp. 447-449.

4. Le Sous et son Anti Atlas

« Il n'y a dans le Magrib entier aucune région plus riche et plus pourvue de produits précieux. »¹²

« Les habitants du Sous et d'Aghmat [capitale idrisside, proche de Marrakech, têt disparue] sont les plus industriels des hommes et les plus ardents dans la poursuite des richesses. »¹³

« Le pays du Sous contient un grand nombre de villages et est couvert de champs cultivés qui se succèdent sans interruption. »¹⁴

Cette image d'une société dynamique, adossée à une agriculture intensive de vallées sèches et activement engagée dans la transformation des matières premières ainsi obtenues, n'a plus quitté le Sous et ses habitants. Aujourd'hui encore, le *taleb sūsī* joue, pour la moitié sud du Maroc, le même rôle que le *fqih djebli* dans le Nord :

« A côté des activités d'enseignement, le *taleb* sert de guérisseur, de sorcier, d'exorciste, etc. à une clientèle essentiellement féminine. (...) [Il] associe souvent à ses activités (...) [celles] de fripier. (...) [Avec] une vieille machine à coudre, (...) le *taleb* devient le raccommodeur attitré du quartier. »¹⁵

La réputation de leurs plus grands savants est une donnée immédiate pour qui se penche sur la vie intellectuelle au Maroc, au moins depuis les Temps modernes. Dans la conscience populaire, le Sous est bien « pays de science », ce que confirment à leur façon les observateurs :

« Vers 1850, chaque village [du Sous] possède sa mosquée avec une cinquantaine d'élèves (...). Pour approfondir les connaissances islamiques, les *tolbas* vont s'inscrire chez les savants en renom (...). »¹⁶

5. Les Kabyles vus du Rif : de la cité et de la scripturalité

Les réflexions formulées plus haut sont d'abord le fruit d'une fréquentation des *Jbala*. Quand Kamel Chachoua m'exposa ses

¹² Ibn Ḥawqal, s.d., pp. 89-90.

¹³ Al-Bakrī, 1913.

¹⁴ Al-Idrissī, 1983.

¹⁵ Benhlal, *op. cit.*, p. 361.

¹⁶ Montagne, 1951, cité par Benhlal.

propres vues sur la Kabylie du Tell algérien, que je ne connaissais pas, ce fut d'abord le thème d'une circularité entrevue de la ville et de la campagne, de la ville et du village, qui nous retint. Il devint évident que ces deux sociétés, au-delà des apparences, affichaient une parenté dont on pouvait nourrir une approche partagée du binôme ville-campagne : un cas de figure où la « campagne » ne constitue pas nécessairement l'envers de la ville.

La Grande Kabylie ou Kabylie occidentale, massif montagneux à l'est d'Alger, fait partie de cet ensemble de chaînes littorales qui traversent d'est en ouest les trois pays de l'Afrique nord-occidentale, parallèlement au rivage méditerranéen. Sur son flanc ouest, Alger ; sur son flanc est, Constantine ; sur son littoral, Béjaïa. Notons déjà le relief difficile, les densités de population très fortes, la prédominance de l'arboriculture. En outre, il existe une série de traits communs suffisamment étendue¹⁷ pour qu'on se pose légitimement la question d'une problématique commune.

Ce qui frappait le voyageur dans le passé, c'était la difficulté de démarquer la capitale, Alger, des « grands villages » de la montagne, tant dans l'aspect que dans les activités, au point qu'on hésitait à appliquer à ceux-ci le terme de village. Voici le témoignage de Hamdane Khodja, contemporain de l'occupation française de l'Algérie :

« J'ai visité moi-même les montagnes de Filaoucène, Zouaoua (...) où l'on trouve de grands villages qui ressemblent à nos villes. Tous les bâtiments sont construits solidement avec de la pierre et de la chaux ; les toits couverts en tuiles, les mosquées avec des minarets, dans le genre de celles d'Alger. (...). J'apercevais de loin en loin des villes presque semblables aux environs de Bejaïa (...). »¹⁸

Camille Lacoste-Dujardin pousse plus loin cette idée en parlant d'urbanisation en marche :

« Cette richesse artisanale et commerciale s'est accompagnée d'une organisation sociale et politique particulière en Kabylie (...). Chez les uns comme chez les autres de ces riches artisans se sont

¹⁷ Voir, en particulier, certains aménagements techniques insolites dont quelques-uns se retrouvent chez les Jbala du Rif, dans le Sous et en Grande Kabylie. Vignet-Zunz, 2011.

¹⁸ Khodja, 1985, pp. 56-58.

en effet constituées des agglomérations, véritables embryons de cité, réunissant plusieurs villages voisins en un seul ensemble considéré comme tel par les étrangers et les habitants des autres villages du même groupe tribal (...). »¹⁹

Mais pourquoi ce processus avorté ? C'est une question qui m'importe. L'exemple du Rif occidental pourrait aider à en comprendre les raisons, qui ne sont pas nécessairement celles de l'auteure. Une remarque de Lazarev à propos du Pays senhaja, au nord de Fès, ouvre une perspective :

« Le commerce se fait avec Fès (...). Proches de cette route, quelques villages prennent des allures de bourgs. »

C'est l'existence de cette voie commerciale, entre une capitale et son port, qui pourrait bien faire la différence. Est-ce cela qui a manqué à la Grande Kabylie pour enraciner dans le développement de ses montagnes une richesse qu'elle tirait du commerce au loin de ses produits plus que du transit du grand commerce ? En somme, qui *se tournait vers* l'extérieur plus qu'elle ne *s'ouvrait à* l'extérieur... ?

Parmi les activités artisanales qui ont fait la réputation de ces montagnes d'Algérie, il y a, outre les lainages et la poterie, la métallurgie : par exemple, la fabrication de sabres, florissante au milieu du XIX^e siècle chez les Aït Zouaou, du groupe Iflissen. Lacoste-Dujardin évoque d'autres groupes voisins et d'autres objets, comme les bijoutiers et orfèvres des Aït-Yenni²⁰.

Khodja, le plus ancien de ces témoins, confirme le savoir multiple de ces populations de « Filaoucène, Zouaoua, Ben-Abès, Oued-Bêjja et Beni-Jennat » :

« On y forge même des canons de fusil incrustés avec de l'argent, comme à Alger. On y fabrique des platines ; on connaît la méthode d'extraire le fer de la terre ; les habitants possèdent des mines de plomb, et du salpêtre en grande abondance ; ils sont très industriels ; leur industrie consiste principalement dans les fabriques de burnous fins et de couvertures de laines fines dont on pourrait faire usage dans les grandes villes. On y voit des ateliers

¹⁹ Lacoste-Dujardin, J. Fontaine (Fontaine, 1983) va plus loin et établit un parallèle entre le plan d'un village et celui d'une médina. Information communiquée par Nadia Messaci, 1997, p. 216.

²⁰ *Idem*, p. 217.

où l'on frappe la fausse monnaie ; ils ont une adresse et une capacité extraordinaire pour graver sur le métal et pour imiter toute espèce de monnaie (...). »²¹

Qu'en est-il de la démographie ? On a dit combien c'était un critère déterminant dans la singularité de plusieurs montagnes du bord de la Méditerranée. La Kabylie ne manque pas, sur ce point non plus, à l'appel :

« Un domaine de peuplement intense correspond aux environs d'Alger (le Sahel et la Mitidja) et à la Grande et à la Petite Kabylies : c'est le noyau de densité le plus compact de toute l'Algérie. (...) Certains douars-communes ont beaucoup plus de 200 habitants au kilomètre carré. Près du Djurdjura, des villages (...) ont des densités extravagantes, véritablement citadines, de plusieurs centaines d'habitants au kilomètre carré. »²²

(la moyenne pour l'ensemble du Tell étant de 66 hab./km². Mais des données actualisées donneraient des chiffres encore plus élevés, ainsi la commune de Tibane (wilaya de Béjaïa) atteint aujourd'hui 1014 hab/km² (Messaci, 2003).)

Mais dans cet ensemble de caractères qui ouvrent une comparaison possible entre Rif et Kabylie, la scripturalité est bien le plus intéressant. Rien ne pourra mieux illustrer ce point que les précisions et le commentaire de Chachoua :

« Plus loin, dans un chapitre consacré à la présentation du fondateur de la *zâwiya* de Sidi Abderrahmane al-Ilouli (...), on apprend que dans la Kabylie du XIX^e siècle, « en pleine montagne irrédente », existaient des maîtres connus et reconnus non pas par leurs pouvoirs magiques, superstitieux ou simplement par leur art proverbial et poétique, mais par leur savoir religieux, scripturaire et spécialisé. Ibnou Zakri²³ donne en effet plusieurs noms (...), des noms d'« élèves » (...) connus pour avoir acquis auprès d'autres grands maîtres (...) la science religieuse, mais aussi parce qu'ils étaient des auteurs de traités, de résumés, d'épîtres, etc. On apprend d'ailleurs que l'un d'eux, Mohammed Ben Antar, originaire d'At Ali Ouharzoun, un village situé en Haute Kabylie, avait copié de sa

²¹ Khodja, *op. cit.*, p. 58.

²² Larnaude, 1956.

²³ Ibnou Zakri, *Rissala*, in Chachoua, *op. cit.*, p. 341.

propre main 99 exemplaires du Coran, une pratique scripturaire courante et corroborée par la thèse en cours de M. A. Hadibi²⁴ qui porte sur un échantillon de manuscrits écrits durant le XIX^e siècle et retrouvés récemment.

Or, la masse de publications, de poètes et de poésie qui caractérise la base d'une grande partie de la production des sciences sociales sur la Kabylie est essentiellement orale parce que la mémoire a conservé les poèmes et non pas les textes. Mais, en effet, comment mémoriser et transmettre oralement des textes ? Un texte écrit au XIX^e siècle et qui pouvait comporter quelques lignes, une page ou plusieurs volumes, avait moins de chance de se transmettre et d'être mémorisé qu'un beau poème, un dicton ou un proverbe, et ceci pour des raisons historiques et objectives liées à la tradition scripturale de l'époque où l'écriture était une passion privée, individuelle et non soutenue par un appareil éditorial ou de conservation.

C'est donc une nouvelle réflexion et interrogation autour du paradigme de l'oralité et de la scripturalité qui semble proposé par la *Rissala*. (...) »²⁵

On voit que l'auteur prend à contre-pied l'essentiel de la littérature scientifique sur la place de l'écrit en Kabylie, produite depuis l'époque coloniale jusque longtemps encore après l'Indépendance.

²⁴ Mohand Akli Hadibi, thèse de l'EHESS, sous la direction de F. Colonna.

²⁵ Chachoua. H. Touati (Touati, 1994) relève qu'au XIV^e siècle les gens quittaient la ville pour s'installer dans la montagne kabyle pour parfaire leur savoir, 2001, pp. 39-40.

6. La Kabylie et l'histoire

J'ai toujours pensé que cette question de la montagne avait besoin, pour être éclaircie, d'atteindre des enchaînements qui ne pouvaient être saisis que sur la longue durée. C'est précisément ce qu'a entrepris Nedjma Abdelfettah Lalmi à propos des Kabylies²⁶. Et d'abord avec ces *a priori* idéologiques qui privilégient une vision binaire de la réalité :

« (Ils) ont utilisé (les) grilles de lecture dominantes au XIX^e siècle, qui regardaient les pays de montagne européens ou autres comme des isolats coupés des voies de la grande histoire » (p. 530)

« C'est que le consensus, pour tacite qu'il soit, est néanmoins bien enraciné au Maghreb, entre monde savant et monde du commun, sur le caractère fort des frontières entre citadin et rural, montagne et plaine, et encore plus entre montagne et ville ... » (p. 508)

Et précisément, elle consacre l'essentiel de son argumentation à montrer comment cette montagne a, depuis un bon millénaire, développé des liens forts avec la ville et l'État :

« (Pour) les "spécialistes" de la Kabylie (...), l'idée-force de ce savoir est que la Kabylie, demeurée sans liens avec les États et les cités, s'est organisée en univers autonome et fermé depuis des temps immémoriaux. Tout effort d'historicisation semble alors vain, particulièrement pour les périodes antérieures à la régence ottomane. Cette vision de la Kabylie est confortée par les études sur les villes souvent envisagées en rupture avec leurs arrière-pays, comme des implants d'origine toujours allochtone, image dans laquelle "l'idéologie citadine", qui se refuse à tout lien avec l'autochtonie, la fait refluer vers le monde rural, surtout montagnard... » (p. 530-531)

« ... [il faut] une révolution dans les regards sur la relation entre les cités et leur arrière-pays dans une histoire de la longue durée. » (p. 508)

« Il s'agit simplement de constater l'existence d'un lien à l'État sur une longue durée... » (p. 515).

²⁶ Abdelfettah, Lalmi, 2004.

Elle cite en particulier Robert Brunschvig :

« Ne peut-on dire que Bougie a été du XII^e au XV^e siècle la véritable grande cité kabyle au point où se raccordent les deux Kabylies et d'où elles se raccordent le plus aisément avec l'extérieur ? Ce rôle de centre urbain, de grand déversoir kabyle, c'est Alger (...) qui l'a assumé, à partir du XVI^e siècle, suite à l'intervention turque. » (p. 514)

Mais c'est précisément dans la sphère du religieux qu'elle trouve de quoi nourrir son point de vue. Ainsi s'attaque-t-elle à la thèse du « miracle de la Rahmânya », cette célèbre confrérie, fondée au XVIII^e siècle, qui avait déclenché, avec le bachaga Al Mokrani, l'insurrection de 1871. C'est en effet comme miraculeux que les observateurs coloniaux de la scène algérienne regardent l'émergence de la Rahmânya, l'érigeant en exception qui confirmerait un vide scripturaire antérieur :

« Cette vision prolonge l'idée de l'isolat duquel la Kabylie serait sortie par l'action miraculeuse d'un seul homme, à son retour d'Orient. Elle conforte, en tout cas, l'idée d'une naissance excessivement tardive à la religion islamique... Encore une fois, elle évacue l'histoire pré-ottomane, évacue aussi plusieurs siècles d'histoire religieuse de la Kabylie, et de liens avec les cités, notamment avec Qal'a des Beni Hammâd, Béjaïa, Mahdya et Tunis à partir du Moyen-Âge. » (p. 517).

Béjaïa (qu'on a surnommée la Petite Mecque) rayonne spirituellement loin autour d'elle :

« La plupart des saints patrons des cités maghrébines, représentatifs de cette rénovation qui marie malékisme et soufisme, tendance inaugurée par Sidi Boumédiène, y ont au moins fait un séjour d'étude ou d'enseignement (ceux de Tlemcen, Marrakech, Tunis, Alger, Miliana, Tripoli...). (...) Avant Sidi Boumédiène, qui y séjourna plus de trente ans, c'est dans cette ville qu'eut lieu la rencontre entre le Mehdi Ibn Tumert et le futur calife almohade Abdelmumène. »

« La montagne kabyle elle-même envoie ses 'ulamas se former et professer, participer à l'encadrement des villes de Béjaïa et de Tunis en particulier (...) Tout cela pour dire qu'il est difficile d'imaginer qu'une ville qui « donne le ton » sur un plan intellectuel et religieux pendant plusieurs siècles à l'échelle du Maghreb n'ait

pas rayonné à l'échelle de son arrière-pays, immédiat qui lui fournit pourtant une partie non négligeable de son élite savante (...) En évacuant un moment-clé (et un long moment) de l'histoire de la Kabylie, on aboutit à l'occultation d'un aspect fondamental, à savoir son lien à la ville et même aux villes (Achir, Qal'a, Béjaïa, Alger, Dellys, Jijel, Tunis, Mahdya...) et conforte ainsi, bien entendu sa représentation comme un isolat. » (p. 518).

Voilà jetée à bas la construction de sociétés de montagne présentées comme des lieux du bout du monde, ankylosées dans leur arriération :

« La Kabylie, terre de l'oralité, de la tiédeur religieuse, de l'absence séculaire de liens avec un État quelconque, des républiques villageoises, du droit coutumier et des célèbres assemblées démocratiques, de l'exhérédation des femmes, cet isolat qui aurait sauvé sa pureté originelle, cette terre si familière, où se trouve-telle ? » (p. 509).

« (...) [Il faut] rompre avec la vertigineuse illusion de l'immutabilité des formes et des contenus. » (p. 516).

Quittant l'histoire régionale, Abdelfettah Lalmi se penche sur un cas précis, Guenzet : c'est plus qu'un simple village puisqu'on s'y réfère en tant que *beldat*, forme locale qui déjà « suggère l'urbanisation ». Il appartient à la tribu des Ath Ya'la, dans le massif du Guergour. Ce dernier se situe à mi-chemin entre la Qal'a des Béni Hammâd et Béjaïa, les deux capitales successives du royaume médiéval hammadite : ici passe le *triq eṣ-ṣolṭan* (p. 520).

L'accès à Guenzet n'est pas facile, les hivers sont rudes, certaines années l'isolement est presque total. Néanmoins, Carette y trouve :

« des maisons à étage construites sur le modèle de celles d'Alger. Il y a plusieurs mosquées, dont une à minaret. Certains ménages guenzatis ou ya'laouis ont une vaisselle en cuivre, des domestiques, voir exceptionnellement des esclaves. » (p. 519).

Un adage court, qui résonne à nos oreilles :

« Au pays des Béni Ya'la, poussent les 'ulamas, comme pousse l'herbe au printemps ».

L'opinion savante confirme :

« Certains auteurs n'hésitent pas à comparer le niveau d'enseignement chez les Béni Ya'la à celui de la Zitouna et des Qarawiyine. » (p. 521)

Abdelfettah Lalmi évoque encore :

« Leur pratique de l'« aচেয়েд », qui mélange colportage, troc, travail saisonnier et activités d'enseignement de l'arabe et du Coran. » (p. 520).

« Une communauté d'orfèvres juifs à Taourirtn Ya'qub (Béni Ya'la) jusqu'en 1850. » (p. 525)

« Le témoignage d'Al Warthilânî (fin du XVIII^e siècle) nous donne à voir (...) un maillage plutôt serré du réseau des zaouias en Kabylie, à un moment décrit généralement comme celui où (c'est) la naissance de la Rahmânya (qui) permet la naissance de cette région à l'universalité islamique. » (p. 521)

« [Or] Qui dit réseau de zaouias, dit usages et circulation de l'écrit, points d'ancrage de cultures lettrées. » (p. 521)

À quoi il faudrait ajouter des travaux plus récents ou en cours, comme ceux exploitant la bibliothèque de Cheikh Lmuhub, datant du XIX^e siècle, dans une localité peu éloignée de Guenzet,

« qui étonne par la richesse des domaines abordés (astronomie, histoire, mathématique, gastronomie...). »²⁷

Ou encore les Ath Waghlis dont la zaouia de Tinebdar, ainsi que celle de Chellata qui lui est limitrophe, ont eu un rayonnement national, voire africain. A Constantine un proverbe local dit d'un lettré : « Est-il formé à Chellata ? »²⁸

La boucle est bouclée. La Kabylie, tout escarpée et enneigée qu'elle est, présente bien les symptômes de cette montagne « savante » qui a été proposée à la discussion. Nedjma Abdelfettah Lalmi, soucieuse de comparaison, conclut en vérifiant la conformité du modèle kabyle à celui des Jbala où sont liés en un faisceau indissociable ville, pôle mystique, *jihād*, et... scripturalité :

²⁷ Observation de Messaci, qui cite l'ouvrage de Aïssani, D., et Mechehed, D.E., à paraître.

²⁸ Messaci, 2003.

« De la couronne urbaine datant de l'Antiquité à l'étroite communication avec Al Andalus, à l'usage des montagnes kabyles comme refuges par des élites de tout ordre durant les périodes de crises ou de guerre, à la présence d'un Qutb (le saint Sidi Boumédiène), à l'existence d'une littérature du djihad face notamment aux Espagnols et à l'émergence alors de nouveaux chérifs, tout correspond à la situation de la Kabylie pré-ottomane. Tout, y compris la relation économique impliquant un usage de l'écrit. » (p. 522).

Et propose *in fine* une formule qui stigmatise la vision passéiste et misérabiliste du milieu montagnard :

« Il faut simplement se retenir de ne voir dans ces montagnes qu'un vaste réceptacle et regarder leur lien à l'extérieur dans une logique d'interaction. » (p. 525).

7. Le Jabal Nafûsa tripoliteain

A la limite orientale de notre échantillon de montagnes méditerranéennes, un relief nous permet de vérifier une dernière fois l'association : montagne de vieille culture paysanne - gros villages - cités proches - axe caravanier - scripturalité, et ce, comme dans le Sous, dans un contexte d'aridité.

La Libye est livrée pour l'essentiel à l'immensité de la steppe subdésertique, aux mers de sable, aux plateaux et massifs désertiques. Un seul répit, hors les quelques oasis de l'intérieur : l'étroit ruban qui suit le littoral et s'évase aux deux ailes de façon à englober Jabal Nafûsa et Jabal Al-Akhḍar. La pluviométrie, sur ces deux reliefs, s'étage entre 50 et 300 mm, avec des pointes de 5 à 600 mm sur les terres les plus élevées, les seules à bénéficier d'hivers bien arrosés.

La similitude des conditions naturelles ne se solde cependant pas par un destin commun. À l'ouest, les courts alignements montagneux de Tripolitaine reproduisent, jusqu'au XIX^e siècle, nombre de caractéristiques du Tell algérien dans sa partie méridionale²⁹. L'ensemble des Jibal Nafûsa et Ghariân comporte

²⁹ Albergoni et Vignet-Zunz, chez qui sont repris la demi-douzaine de paragraphes qui suivent, 1975, pp. 163-165.

un grand nombre de villages éparpillés le long de l'énorme falaise qui domine la plaine côtière, la Jeffara, pour la plupart perchés sur des emplacements escarpés, au-dessus des sources et des fonds de vallées propices à l'arboriculture (oliviers, figuiers, palmiers dattiers) et à la culture sèche de jardins. Aujourd'hui, ils se révèlent bien souvent désertés et à l'état de ruines. On reconnaît cependant des maisons à étage aux parois intérieures revêtues de plâtre, creusées de niches et décorées, des mosquées aux voûtes basses, le tout serré, comme à Nâlût, autour de l'énorme grenier collectif, le *gašr*.

Le Jabal est peuplé de berbérophones ibâdites et d'arabophones sunnites. Le caractère amazighe est déjà inscrit dans la toponymie : Wazzen, Yafran, Zintan... Cette singularité linguistique se double d'un autre particularisme du fait de leur affiliation à une communauté spirituelle distincte, les ibâdites : il s'agit de l'ultime rejet de ce qui fut le plus ancien schisme de l'islam, celui des Kharijites. Ils partagent cet héritage avec quelques autres communautés berbérophones, les oasis algériennes de Ouargla et du Mزاب et l'île tunisienne de Djerba - Mزاب et Djerba que l'on retrouvera -, auxquelles s'ajoutent, dans un autre contexte, Zanzibar et Oman. Aussi leurs mosquées conservent-elles avec fierté des bibliothèques où s'entretiennent la piété et l'histoire du groupe.

D'autres communautés cohabitaient autrefois avec eux : si les chrétiens ont disparu depuis longtemps, les juifs avaient leur quartier à Yafran jusqu'à la Seconde Guerre mondiale ; à Jado, on retrouvait encore son emplacement parmi les ruines ; ils partageaient aussi avec leurs compatriotes les habitations troglodytes et les plantations soignées. La région subissant une pression démographique régulière, elle a alimenté beaucoup des centres côtiers de la Tripolitaine, de Zuwâra à Misurâta, où l'on retrouve l'austère gestion financière et la ténacité paysanne de ces montagnards.

Ce n'est pas, cette forte démographie, le seul trait qui nous rappelle les deux Rif, le Sous, les Kabylies. La région est à proximité de la grande route méridienne qui, depuis l'Antiquité, relie les pays du Soudan central à la Méditerranée par les cités

caravanières de Ghât et de Ghadâmes. C'est à Ghadâmes, proche du Jabal Nafûsa, que se divisait l'axe, une branche allant vers Tunis (jadis vers Carthage), l'autre vers Tripoli (jadis vers Sabratha) en traversant le Nafûsa par le défilé de Jado.

En revanche, à l'est, le plateau de Cyrénaïque (Barqa dans la terminologie officielle), s'il est suffisamment arrosé pour porter un couvert végétal permanent (Jabal Al-Akhḍar, « la montagne verte »), a connu la disparition à peu près totale des établissements urbains et de l'arboriculture : c'est le domaine de la tente et du mouton, le règne du Bédouin. La situation est donc bien différente de celle de la province tripolitaine. Faut-il l'attribuer au fait que la Cyrénaïque, première étape sur la route des Bani Hilal vers les terres promises de l'ouest, ait eu à subir le plus fort de l'impact ? Cela a pu jouer. Mais un fait plus marquant différencie les deux provinces : le trafic caravanier qu'on a évoqué entre les pays du Soudan et la Méditerranée. La Tripolitaine est l'aboutissement de deux routes millénaires, l'une à l'ouest passant par Ghât et Ghadâmes, l'autre au centre par le Kawar et le Fezzan. À l'inverse, la Cyrénaïque a été isolée du Sud profond par le redoutable désert libyque, l'oasis d'Al-Kufra n'ayant commencé à jouer son rôle de relais qu'à partir, semble-t-il, du XVIII^e siècle. Ainsi, l'absence d'un axe nord-sud a pu accélérer un phénomène entraîné par un ensemble de facteurs, aboutissant à une forme d'asphyxie de la Cyrénaïque et frayant son chemin à sa « sur-bédouinisation ».

8. La Tunisie

Elle semble bien faire tache dans ce tableau de la multiplicité et de l'importance des savoirs dans les massifs montagneux méditerranéens. Les chaînes septentrionales de la dorsale atlasique, Khroumirie, Nefza, Mogod, où l'Antiquité avait vu érigées les capitales des royaumes amazighes, sont vides de toute vie intellectuelle notable. Pourtant elles abritent sur leur littoral non seulement la capitale du pays, Tunis, mais des ports, dont Bizerte et Tabarka. La raison de cette pauvreté intellectuelle du massif tellien tunisien serait à mettre sur le compte de la capitale, Tunis : reprenant le rôle de la Carthage antique, elle apparaît

surdimensionnée à l'échelle du pays et aurait littéralement aspiré les élites traditionnelles du monde rural montagnard environnant³⁰. La seule exception pourrait être le Jebel Oueslat. Situé sur la frange méridionale de la Dorsale tunisienne, il s'apparente, du fait de l'aridité de son climat et de la nature calcaire du massif, plutôt à la frange saharienne du pays³¹. Tout proche de la vieille cité de Kairouan, et éloigné de la cité portuaire de Sousse de moins d'une centaine de kilomètres, le Jebel est quasiment déserté aujourd'hui. La cause de ce dépeuplement est historique, ce sont les expéditions punitives menées par les autorités de Tunis, qui culminèrent en 1762³². Mais les densités étaient auparavant considérables. Les estimations avancent pour les XVII^e et XVIII^e siècles le chiffre de 220 hab./km², contre 25 pour le Jabal Nafûsa (1915) et 173 pour la Kabylie occidentale (1957)³³. Si l'on ajoute que la montagne était, semble-t-il, encore ibâdite au XII^e siècle, et si l'on rappelle la proximité de vieilles cités, de ports et d'axes caravaniers essentiels, cela fait plusieurs convergences avec les massifs qui ont illustré la présente contribution. Seul manque à l'appel le phénomène scripturaire sur lequel les matériaux consultés sont muets.

Conclusion

Aussi bien, quand apparaissent, outre la renommée scripturaire, un axe caravanier transnational, de vieilles cités proches, une population villageoise dense et concentrée, on peut y voir le trait spécifique et riche d'implications d'une société bien précise. En Afrique du Nord, la montagne, dans un grand nombre de cas, apparaît comme un milieu privilégié, le lieu d'une dynamique indéniable, parfois accompagnée (parfois pas) d'une émigration intensive. Un espace où la présence humaine, dispersée sur un vaste milieu lui-même morcelé, reproduit les caractères attribués généralement aux seules grandes cités dans lesquelles ces mêmes attributs se retrouvent nécessairement condensés. J'ai proposé d'en parler en termes de « montagne savante ».

³⁰ Communication personnelle de l'historien A. Hénia.

³¹ Bergaoui et Gammar, 1990.

³² *Idem*.

³³ Despois cité par Bergaoui et Gammar, *op. cit.*

Paradoxal, un tel rapport montagnards-lettrés, et plus largement montagne-prospérité, n'est-il pas susceptible d'être repéré ailleurs ? Par exemple autour de la Méditerranée. La rencontre avec des spécialistes du monde alpin s'est montrée éclairante de ce point de vue³⁴. Ils mentionnent en effet :

- que les vallées (de tradition protestante aussi bien que catholique) furent des pépinières d'instituteurs et de colporteurs en écriture³⁵,
- que les maisons paysannes conservent de véritables « armoires à livres » et à papiers de famille³⁶,
- que la mortalité est, au XIX^e siècle, moindre, enfants compris, dans les Alpes que dans les plaines...

D'où cette nouvelle vision des Alpes : avec l'élévation en altitude s'accroissent l'instruction, les richesses (par l'émigration sélective) et la durée de vie.

Ce sont autant de jalons dans le réexamen actuel des sociétés de montagne. La montagne a longtemps été un point aveugle de la pensée scientifique. Ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'elle acquiert son statut d'objet scientifique et, un siècle plus tard, ce qui domine c'est encore son image négative : « Le pasteur, plus primitif que le laboureur », disaient les experts du temps. Il faut attendre les années quatre-vingt du XX^e siècle pour que s'élabore un « modèle alpin » avec ceux qu'on pourrait qualifier de « nouveaux historiens de la montagne ».

Dans les Alpes, mais aussi dans les Pyrénées, dans les Apennins, dans les Highlands écossais (qui ont nourri une ancienne émigration vers les villes hanséatiques de la Baltique), l'essor économique et l'essor des villes des XII^e et XIII^e siècles entraînent de nouveaux besoins en matière de vêtement, de nourriture, de bâtiment qui vont sortir la montagne de sa marginalité : ses produits, viande, peaux, laine, pierre de chaux, poutres, etc. acquièrent une valeur inconnue jusque-là. La montagne va aussi mettre en valeur l'atout majeur qui situe sur son territoire, certaines des voies d'une circulation internationale de marchandises en

³⁴ Albera et Corti, 2000.

³⁵ Granet-Abisset, 1994.

³⁶ Feschet, 1998.

pleine expansion. Des noyaux de population vont croître près des cols et le long de ces itinéraires, en même temps que des déplacements réguliers s'effectueront vers les villes des plaines fluviales. C'est sans doute là qu'il faut voir l'origine des fortes densités humaines qui caractérisent si souvent la montagne et peut-être aussi les forts taux d'alphabétisation qu'on y constate parfois³⁷.

Qu'une problématique née dans le nord du Maroc en vienne à en croiser une autre née autour des Alpes cela se conçoit : nous avons bien un ensemble méditerranéen, dont les rives sont bordées, pour les neuf dixièmes, des mêmes massifs montagneux et où l'histoire a, très tôt, apposé sa marque.

³⁷ Fontaine, 1993 et communication personnelle où fut évoqué l'apport de Georges Duby à ces éclaircissements.

Bibliographie

- Abdelfettah Lalmi, N., « Du mythe de l'isolat kabyle », *Cahiers d'Études Africaines*, XLIV (3)-175, EHESS, Paris, 2004.
- Aissani, D., et Mechehed, D.E., *La bibliothèque savante de cheikh Lmuhub : lettrés locaux et culture écrite en Kabylie au XIX^e siècle*. A paraître aux éditions Publisud, Paris.
- Al-Bakrī, A.O., *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, Alger, 1913.
- Albera et Corti, (dir.), *La montagna mediterranea : una fabbrica d'uomini ? Mobilità e migrazioni in una prospettiva comparata (secoli XV-XX)*, colloque de Cuneo, 8-10 oct. 1998, Cavallermaggiore, Ed. Gribaudo, 2000.
- Albergoni et Vignet-Zunz, J.J., « Diversité et évolution de la société rurale », *La Libye nouvelle. Rupture et continuité*, ouvrage collectif, Aix-en-Provence, CRESM, Paris, CNRS, 1975.
- Al-Idrissī, *Magrib au 12^e siècle de l'hégire*, trad. de Nuzhat al-muštāq par M. Hadj-Sadok, Alger, OPU, Paris, Édisud, 1983.
- Benhlal, M., « Migration interne et stratification sociale au Maroc : le cas des Soussis », *Les classes moyennes au Maghreb*, Cahiers du CRESM, Éd. du CNRS, 1980.
- Bergaoui, S., et Gammar, A., « Typologie des citernes et barrages du secteur de Dar El Bey à Jebel Ouesslet (Dorsale tunisienne) », *Les Cahiers de Tunisie*, n° 151-154, 1990.
- Braudel, F., *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, (réédition), Paris, A. Colin, 1966.
- Chachoua, K., *L'islam kabyle (XVIII^e-XX^e siècles) : religion, État et société en Algérie. Suivi de l'Épître (Rissala) d'Ibnou Zakri (Alger, 1903)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, 448 p.
- Côte, M., *L'Algérie ou l'espace retourné*, Paris, Flammarion, 1988.
- Ferhat, H., « Heurs et malheurs des cités du Nord-Ouest : réflexions sur l'urbanisation médiévale des Jbala », groupe pluridisciplinaire d'étude sur les jbala, *Les rapports villes-campagnes sur la bordure méridionale du pays jbala*, avec le

concours de la Fondation Konrad-Adenauer, Rabat, Impr. El Maârif El Jadida, 1995.

Feschet, V., *Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998.

Fontaine, J., *Villages kabyles et nouveau réseau urbain en Algérie. Le cas de la région de Béjaïa*, Tours, Urbama, fascicule de recherche n°12, 1983, 273 p.

Fontaine, L., *Histoire du colportage en Europe, XV^e-XIX^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1993.

Granet-Abisset, A.-M., *La route réinventée. Les migrations de Queyrassins aux XIX^e et XX^e siècles*, Grenoble, PUG, 1994.

IBN ḤAWQAL (X^e s.), *Kitāb ṣūrat al-'arḍ*, Le Caire, Dār al-kitāb al-islāmī, s.d.

Khodja, H., *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, Paris, Sindbad, 1985.

Lacoste-Dujardin, C., *Opération Oiseau bleu. Des Kabyles, des ethnologues et la guerre en Algérie*, Paris, La Découverte, 1997, 308 p.

Larnaude, M., *Les populations musulmanes de l'Algérie. Traits principaux de sa géographie*, ESNA, n° 50, 1956.

Maurer, G., « Le Rif occidental et central, montagne méditerranéenne à influences atlantiques », *Paysages et sociétés. Péninsule ibérique, France, Régions atlantiques. Mélanges géographiques en l'honneur du Professeur Abel Bouhier*, Travaux du Centre de Géographie humaine et sociale, 17, Université de Poitiers, 1990.

Messaci, N., *Le sacré et le profane : éléments fondateurs du cadre bâti dans la Kabylie des Ath Waghlis*, Thèse d'État, option urbanisme, Université Mentouri, Constantine, 2003.